

MARIE CAUSSE

L'ODEUR
DE LA VILLE
MOUILLÉE

Nouvelles



L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée
par Ludovic Escande

Marie Causse

L'ODEUR
DE LA VILLE
MOUILLÉE

Nouvelles

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

L'odeur de la terre après la pluie, on appelle ça le petrichor. Mais la ville mouillée, je crois que ça n'a pas de nom.

De dos et presque nue

Je la détestais avec son sourire pour tout le monde. En plus elle mentait : personne ne trouve ça « super » le poulet à 2,99 euros le kilo. À la limite, on trouve que ça tombe bien, mais personne ne trouve ça super.

J'habite un petit studio d'une vingtaine de mètres carrés : deux plaques au-dessus du frigo, l'évier à côté, et la place pour une petite table, deux tabourets et un clic-clac, que je n'ai pas replié depuis des mois. Au-dessus de la table, une fenêtre qui donne sur un mur et, sur ce mur, un panneau publicitaire avec une nouvelle affiche chaque semaine. On la change dans la nuit du jeudi au vendredi. Quand exactement, je ne sais pas, mais chaque vendredi matin j'ouvre les volets en me demandant sur quoi je vais tomber. Ce matin-là,

j'étais vraiment très impatient, parce que ça faisait une semaine que cette fille me fixait d'un air niais, et je n'en pouvais plus de voir sa tête au réveil et en rentrant du travail. Bien sûr, je pourrais fermer les volets mais, en été, fermer les volets à huit heures du soir, ça ne me dit rien.

Jeudi dernier, je me suis endormi, comme chaque soir, le dos tourné à l'évier, le nez face au mur et les yeux rivés sur le rai de lumière qui clignote sur la paroi. C'est pratique d'habiter juste à côté d'une pharmacie ouverte jusqu'à minuit tous les soirs. Je n'y vais jamais, ou presque mais, s'il m'arrivait quelque chose, je pourrais y aller. L'agent immobilier avait bien insisté là-dessus, je m'en souviens. Chaque soir, je me dis que je devrais mettre des rideaux, mais en même temps ces petits éclairs verts, ce sont mes moutons à moi, j'en connais bien la régularité. Je sais quand la lumière fait le tour de la croix. Je la vois devenir plus intense, par à-coups, puis clignoter six fois, rester allumée deux secondes, clignoter à nouveau, six fois, s'éteindre, devenir plus intense...

Le lendemain matin, j'étais heureux de savoir que l'autre idiotte aurait déménagé, mais j'appréhendais tout de même de devoir cohabiter avec une affiche encore plus laide, un sourire encore

plus feint, un mensonge encore plus gros, et je n'aurais jamais cru tomber sur elle. Elle était là, de dos et presque nue. Pas de couleurs criardes, du noir, du blanc, du gris.

On ne voit que son buste, ses fesses, et la naissance de ses cuisses. On aperçoit un sein aussi, de trois quarts. On ne voit ni sa tête, ni ses bras, qui sont levés. Peut-être qu'elle s'étire, ou qu'elle s'attache les cheveux. Peut-être qu'elle enlève le pull qu'elle portait à même la peau. Sur ses reins, il y a juste assez de tissu pour cacher deux fossettes que j'imagine adorables. Je l'ai trouvée si belle que j'ai presque pas osé bander. De son côté, elle appliquait à la lettre la leçon numéro cinq, et elle feignait l'indifférence comme personne.

J'ai bu mon café et je suis parti au boulot.

La journée a été longue. Au moment où j'ai refermé la porte derrière moi, je savais déjà que je serais content de la retrouver en rentrant, mais je n'imaginai pas que j'allais passer la journée à penser à elle. Ça a commencé dans le métro, l'air de rien, quand cette fille s'est assise en face de moi. Elle était jolie, mais pas tant que ça, en fait. Elle avait un petit bouton sur l'aile droite de son nez, la chaleur peut-être. Elle portait un pull en coton bleu marine, très léger. Je me suis demandé de

quelle couleur était son pull, à elle. J'ai repensé à ses fesses et j'ai baissé les yeux quand je me suis senti rougir. Au magasin, j'étais distrait, je n'arrivais pas à vendre de contrats. Ils ne sont ni meilleurs ni pires qu'ailleurs, les abonnements de téléphone sont un peu tous les mêmes. Parfois on a bien des promotions, des trucs qui valent le coup, et que les concurrents ont fait le mois dernier ou feront dans quelques semaines, mais pas en ce moment. Pas de nouveau téléphone, non plus, rien. En temps normal, ça ne m'arrête pas : je vends pas mal, je vends bien, même. Il ne faut pas croire au produit, c'est une connerie, ça, non, il faut savoir le vendre, et ça je sais faire d'habitude. Mais là, c'était comme si ça ne me concernait pas, je rêvasais, et ce n'est pas mon genre. La lumière des néons était moche, je n'avais jamais remarqué ça. Dans l'après-midi, j'ai réussi à faire un contrat : un forfait pas terrible, le minimum, et bloqué en plus. Mais c'était toujours mieux que rien. J'ai fait remplir la fiche. La fille s'appelait Sophie. J'ai trouvé ça commun, Sophie. Soph'. J'aime pas les prénoms qu'on abrège. Moi, par exemple, je m'appelle Thomas. Deux syllabes : Tho-mas. Eh bien parfois, on m'appelle Tom. Pas mes parents, non, ils ont choisi un prénom, ils le prononcent en

entier. Mon chef m'appelle Thomas. Éric, un collègue, m'appelle Tom, et ça m'exaspère. Il ne s'en doute pas, bien sûr, mais je n'ai pas souvenir de lui avoir dit un jour : « Tu peux m'appeler Tom. » Ça lui a pris comme ça, parce qu'on avait déjeuné ensemble, parce qu'on avait avalé côte à côte nos sandwiches dans la salle de repos, au milieu des cartons. Sophie était comme son prénom, commune. Soph'. Alors qu'avec une cambrure pareille, elle, elle devait avoir un prénom incroyable, Constance ou Clémence... Ou mieux : Claire. Oui, Claire, très certainement. J'ai relu le contrat, vérifié que toutes les cases étaient correctement remplies, remercié la cliente, fait un sourire. Le temps s'est traîné jusqu'à la fermeture, pas un contrat de plus. Mon chef me l'a fait remarquer.

J'ai pris un air contrit, mais au fond j'étais heureux, heureux de rentrer chez moi, ça n'arrive pas si souvent, et de retrouver Claire.

Elle n'était pas là à m'attendre, mais elle était là, et c'était l'essentiel. Je n'ai pas dit : « C'est moi ! » en ouvrant la porte, ça l'aurait agacée, je pense. Je me suis assis en face d'elle, je l'ai regardée en silence. Si je fumais, j'aurais allumé une cigarette. J'aime bien les cigarettes, je trouve ça très beau, les volutes, surtout quand ça sort de la

bouche d'une femme qui sait fumer, en aspirant très légèrement, l'air de rien, chaque bouffée comme un petit baiser. Mais la fumée me fait tousser, et je ne supporte pas l'odeur du tabac. Claire, elle, se serait assise sur le canapé, elle aurait allumé une cigarette pour que je ne vienne pas l'embrasser. Pas par méchanceté, juste pour me garder à distance, un peu, que je l'écoute parler, pour repousser le moment où je me jetterais sur elle. Je voudrais la prendre en photo, elle refuserait, pas parce qu'elle ne se trouve pas jolie, mais parce qu'elle trouve qu'on en fait trop, des photos, que ça ne vaut plus rien. Elle n'a pas tort. Moi aussi, j'aimais bien attendre le développement, me rappeler ce moment-là en découvrant la photo. Maintenant, on n'a pas encore eu le temps de se construire un souvenir quand on regarde le résultat. Alors j'obéirais, je reposerais mon téléphone, je la regarderais fumer sa cigarette en l'écoutant parler.

Je ne suis pas sorti depuis vendredi dernier, j'avais des pâtes, j'ai fait livrer le reste, une fois les pâtes finies. J'ai appelé au travail, j'ai dit que je ne viendrais pas, que je n'étais pas bien. Le chef n'était pas très content, mais je ne voyais pas comment faire autrement. Ce soir, j'ai fait livrer du

champagne, Claire ne boit pas, mais j'ai mis deux verres. Je me suis senti bête en mettant des bougies, j'avais peur que ce soit ridicule, mais c'est une soirée un peu spéciale. J'ai commandé des sushis, c'était facile à faire livrer et puis c'était mieux qu'une pizza. Mais je crois que nous n'y touchons pas tellement. Il fait un temps qu'elle aime : un bel orage d'été a éclaté tout à l'heure, l'air s'est rafraîchi. À présent l'orage s'est calmé, mais la pluie tombe encore, une de ces belles pluies qui claquent fort sur les toits et par terre. J'ai presque fini la bouteille de champagne, il y en a encore une autre au frais. Une des bougies vient de s'éteindre, le parfum de la cire et de la mèche qui meurt devient plus fort quelques instants. J'allume une autre bougie, je devrais en avoir assez pour tenir jusqu'à demain.

Elle va partir, on me l'enlèvera, cette nuit. Je ne sais même pas vraiment comment ça va se passer. Je suppose qu'on l'arrachera, ou peut-être qu'on la recouvrira, mais elle disparaîtra, c'est sûr. Et quand elle ne sera plus là, je ne garderai même pas son odeur sur mes doigts.

Le débit de l'eau

Ce coup de tonnerre a bien failli avoir raison de son vieux cœur, mais non, ce n'est pas encore pour cette fois. Elle a sursauté, croyant sentir une légère douleur dans la poitrine, et a porté la main à son sein gauche. Puis elle a soufflé en fermant les yeux avant de reprendre le cours de son programme : c'est l'heure des recettes de cuisine, qu'elle n'a plus le courage de faire, mais qu'elle note pour la gentille voisine qui vient lui apporter ses courses et son loto.

Et pourtant il serait bien plus que temps de partir ; à croire qu'on ne veut pas d'elle là-haut, ni ailleurs. Rien ne dit qu'elle ira « là-haut », elle-même n'en est pas très sûre. Elle se lève pour aller ouvrir la fenêtre malgré l'orage, et tant pis pour l'eau qui entrera dans la maison et mouillera le

carrelage, ça lui fera du bien de laisser entrer l'air frais. La fenêtre est de plus en plus dure à ouvrir, parce que le bois a gonflé, et parce que chaque mouvement lui coûte un peu plus qu'avant. Depuis quatre ans, tout est plus difficile : ses douleurs la réveillent chaque matin et l'empêchent de dormir le soir. Elle se rattrape comme elle peut après le journal de midi : pendant la digestion elle s'assoupit quelques minutes, une vingtaine probablement, puisqu'elle se réveille quand elle entend la pub. Elle ne voit jamais que le début du feuilleton américain proposé à cette heure-là, mais elle arrive tout de même à le suivre, ça doit être fait exprès, c'est sans doute pour ça qu'il y a toujours un résumé de l'épisode précédent au début, pour qu'on puisse savoir ce qui s'est passé quand on dormait et suivre sans être perdu.

Elle a ouvert la fenêtre, le tonnerre gronde encore mais elle ne sursaute pas, cette fois. Elle ne sent plus très bien l'odeur des choses, elle est déçue de ne pas percevoir aussi clairement qu'elle le voudrait le parfum de la pluie. Elle n'a pas toujours aimé ça, elle avait même très peur des orages quand elle était petite. Elle se cachait sous la table, ou remontait les draps bien haut sur son visage quand le tonnerre la surprenait dans son lit.

C'était Armand qui lui avait fait aimer les orages, le jour où ils s'étaient abrités dans la grange, avec des intentions qu'ils n'avaient pas eu à s'avouer. C'était l'été, ils étaient partis se promener.

La vie était dure pendant la guerre, certes, mais pas au point de ne plus vivre du tout. Ils se connaissaient depuis un an, et Léonie le trouvait tout à fait à son goût.

Aux murs, il y a de nombreuses photos d'Armand, seul ou avec elle, et, à son annulaire gauche, sa bague de fiançailles sur son alliance. Celle d'Armand, elle la porte au bout d'une chaîne autour de son cou contre sa peau, là où personne ne la voit. De temps en temps, elle passe les doigts dessus et chaque fois ses yeux deviennent humides. Ça fait maintenant six ans qu'il est parti. On dit que dans certains couples, les amoureux ne se survivent pas longtemps, quand ils s'aiment vraiment très fort ou que l'habitude les a si bien soudés l'un à l'autre qu'ils ne sauraient pas comment faire autrement. Autour d'elle, le jour des funérailles d'Armand, on murmurait qu'elle ne mettrait pas longtemps à aller le rejoindre, que dans ce genre de couple... et pourtant six ans plus tard elle attend encore, et elle commence à trouver le temps long.

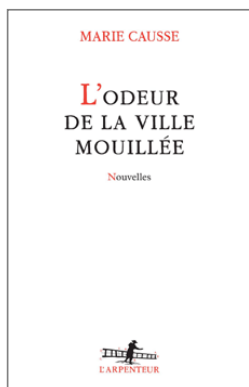
Il était arrivé au printemps 1943, pour travailler à la ferme voisine. Il avait perdu ses parents, et il s'était tant rembruni quand elle l'avait questionné à ce sujet que plus jamais elle n'osa lui en parler. Elle aidait les siens à la crèmerie familiale où, malgré la guerre, les affaires n'étaient pas si mauvaises. On était rationné, mais on arrivait tout de même à faire tourner le commerce, on s'arrangeait, on mettait parfois un peu d'eau dans le lait quand on en manquait, on troquait un pot de crème contre du pain ou un morceau de viande. Ses parents, comme beaucoup, n'avaient pas vraiment d'avis sur ce qui arrivait, ils se contentaient d'attendre et d'espérer pour bientôt la fin de la guerre.

Après les recettes de cuisine il y a le journal, qu'elle laisse en fond, elle n'a pas besoin des images. Elle monte le volume et va se préparer à manger. Son repas est vite fait : un œuf au plat ou à la coque avec des mouillettes, ou une assiette de pâtes et une tranche de jambon. On perd l'appétit en vieillissant. Quand elle a mangé, elle retourne devant la télévision pour la fin du journal. Ensuite, elle dort quelques minutes et se réveille quand commence cette émission où des gens viennent raconter leur vie, parfois à visage découvert, ou

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 20 avril 2012.
Dépôt légal : avril 2012.
Numéro d'imprimeur : 81695.*

ISBN 978-2-07-013784-8/Imprimé en France.

242954



L'odeur de la ville mouillée Marie Causse

Cette édition électronique du livre
L'odeur de la ville mouillée de Marie Causse
a été réalisée le 11 juin 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137848 - Numéro d'édition : 242954).

Code Sodis : N52703 - ISBN : 9782072471018

Numéro d'édition : 242956.